

L'acte finissait quand le gendre reparut :

— Devinez ce qui arrive ? débuta-t-il.

— Dites-nous-le, ce sera plus vite deviné, riposta le docteur,

— Il arrive que Mme d'Armangis s'ennuie à cette pièce et qu'elle ne tient pas à voir les autres actes. Comme elle veut occuper le reste de sa soirée et que je lui ai dit que Mme de Jozères était un peu souffrante, elle m'a demandé de lui offrir une tasse de thé à la maison afin de rendre visite à ma femme.

Avril s'était levé et, tout en proie à un étrange trouble, il écoutait cette explication.

— Elle se rend chez vous, dit-il d'une voix sèche.

Perrier, en voyant cette émotion, se l'expliqua par la crainte qu'avait le jeune homme que la soirée fût brusquement finie pour lui. Aussi se hâta-t-il de dire :

— Bien entendu, monsieur Avril, que vous êtes de cette petite fête. Il est donc inutile de vous tourmenter ainsi.

— Ah ! merci ! je vous avoue que j'ai eu un moment la peur de n'être pas des vôtres, reprit Paul en affectant d'éprouver une subite satisfaction.

Mais, si sa bouche souriait, son front, toujours sombre, prouvait que cette prétendue crainte alléguée par lui n'était nullement le motif de son émoi.

— Alors, continua de Jozères, je suis descendu bien vite sous le péristyle du théâtre à la recherche de mon valet de pied pour l'envoyer prévenir Mme de Jozères de notre arrivée.

Si les deux hommes n'avaient été occupés en ce moment à endosser leurs pardessus, ils auraient sans doute surpris le tressaillement qui venait de secouer Avril au nom de Mme de Jozères.

— Vite, vite, ne laissons pas Mme d'Armangis s'impatienter trop longtemps, conseilla le docteur.

Ils rejoignirent la jolie femme qui, tout emmitouffée dans le satin et le duvet de cygne d'une sortie de bal, les attendait debout au seuil de sa loge.

À la vue de Paul, elle trouva un de ses plus enivrants sourires.

— Allons, monsieur l'ennemi des lilas, offrez-moi votre bras, prononça-t-elle d'une voix qui retentit mélodieuse à l'oreille de l'héritier.

En même temps sa petite main se posa légère sur le bras d'Avril qui frissonna au contact.

Sa voiture et celle du magistrat les attendaient rangées devant la porte du théâtre.

— Messieurs, partez ensemble. Moi, j'enlève mon cavalier, dit-elle au docteur et à son gendre.

Et, après être montée en voiture, en découvrant aux regards de Paul un charmant bas de jambe, elle lui fit place à ses côtés.

Du Théâtre-Italien à la rue Laffitte où demeurait de Jozères, les ardents chevaux firent peu durer le trajet, et pourtant, si court qu'il eût été, il suffit pour changer la physionomie de Mme d'Armangis.

Si ravissant aimable au départ du théâtre, elle était pâle et inquiète quand elle pénétra dans le salon, brillamment éclairé pour la recevoir.

— Que s'est-il donc passé ? se demanda de Jozères qui s'aperçut de ce changement.

Et du visage altéré de la femme son regard se reporta sur celui du jeune homme qu'il vit, plein d'extase, contemplant la grande dame.

— Elle troublée, lui calme... que signifie ? se dit-il encore après ce double examen.

Quand le docteur était entré dans le salon, il s'était écrié :

— Où donc est Mme de Jozères ?

— Madame, un peu souffrante de la migraine, s'est retirée dans sa chambre, répondit un valet.

— Ta, ta, ta, fit-il, je la connais, la migraine de madame ma fille. Elle n'est pas si forte qu'elle l'empêche de se montrer au moins un instant à ceux qui lui rendent visite. Attendez moi ; je vais vous ramener cette maigrasse douillette.

Et il partit à la recherche de sa fille.

Pour se donner une contenance, Paul s'était assis devant un guéridon tout couvert de revues et d'albums de gravures.

Debout devant la glace de la cheminée, Mme d'Armangis retouchait sa coiffure un peu dérangée par le capuchon de sa sortie de bal.

De Jozères s'approcha d'elle :

— Le poisson m'a l'air de vouloir mordre à l'hameçon, lui souffla-t-il.

Au lieu de répondre à cette phrase, la belle blonde ne dit que ces deux mots :

— J'ai peur !

Et un frisson courut sur ses splendides épaules.

— C'est vrai, vous me paraissez agitée... que s'est-il passé en voiture ?

— Rien. Il s'est à peine échangé trois phrases entre nous.

— Sur quel sujet ?

— Sur le dernier bal de l'Opéra.

— Et c'est cela qui vous a tant effrayée ? murmura de Jozères en la regardant avec surprise.

Elle fit oui de la tête.

— Étiez-vous seulement à ce bal ?

À cette autre interrogation, elle prononça encore :

— J'ai peur !

— Peur... vous ! allons donc ! Vous qui joueriez vingt fois plus fort que ce gargon, vous avez peur devant cet homme qui, quand vous le voudrez, vous aimera comme un vrai naïf !

À peine avait-il prononcé ces mots que Mme d'Armangis parut subitement effarée par un fait nouveau. Son œil s'arrêta fixe sur la glace qui lui renvoyait l'image d'Avril toujours assis devant le guéridon et ne paraissant pas, par discrétion, faire attention aux deux causeurs qui, debout devant la cheminée, lui tournaient le dos.

— Tenez, souffla-t-elle, puisque vous le croyez si naïf, voyez-le dans cette glace et vous changerez d'avis.

De Jozères regards.

— Eh bien, fit-il, il feuillette un album. Est-ce donc là le dernier mot de la rouerie ?

— Oui, mais, près de lui, à vingt pouces de son visage, remarquez-vous aussi ce vase de Saxe ? Dites-moi donc ce qu'il contient ?

— Un bouquet de lilas blanc ! murmura le magistrat en tressaillant.

— Comment donc se fait-il, poursuivit-elle, que ce jeune homme, qui prétendait s'être penché à deux mètres loin de mon bouquet, ne s'aperçoive pas maintenant de ces fleurs qui lui effleurent le visage ? Donc, il nous a menti au théâtre. Pourquoi s'est-il absenté ? Qu'a-t-il fait durant son absence ? Dans quel but est-il revenu ? Maintenant le trouvez-vous toujours aussi naïf ?

Cette découverte avait atterré de Jozères, qui se pencha encore vers la glace. Dans ce mouvement, sa main posa sur le